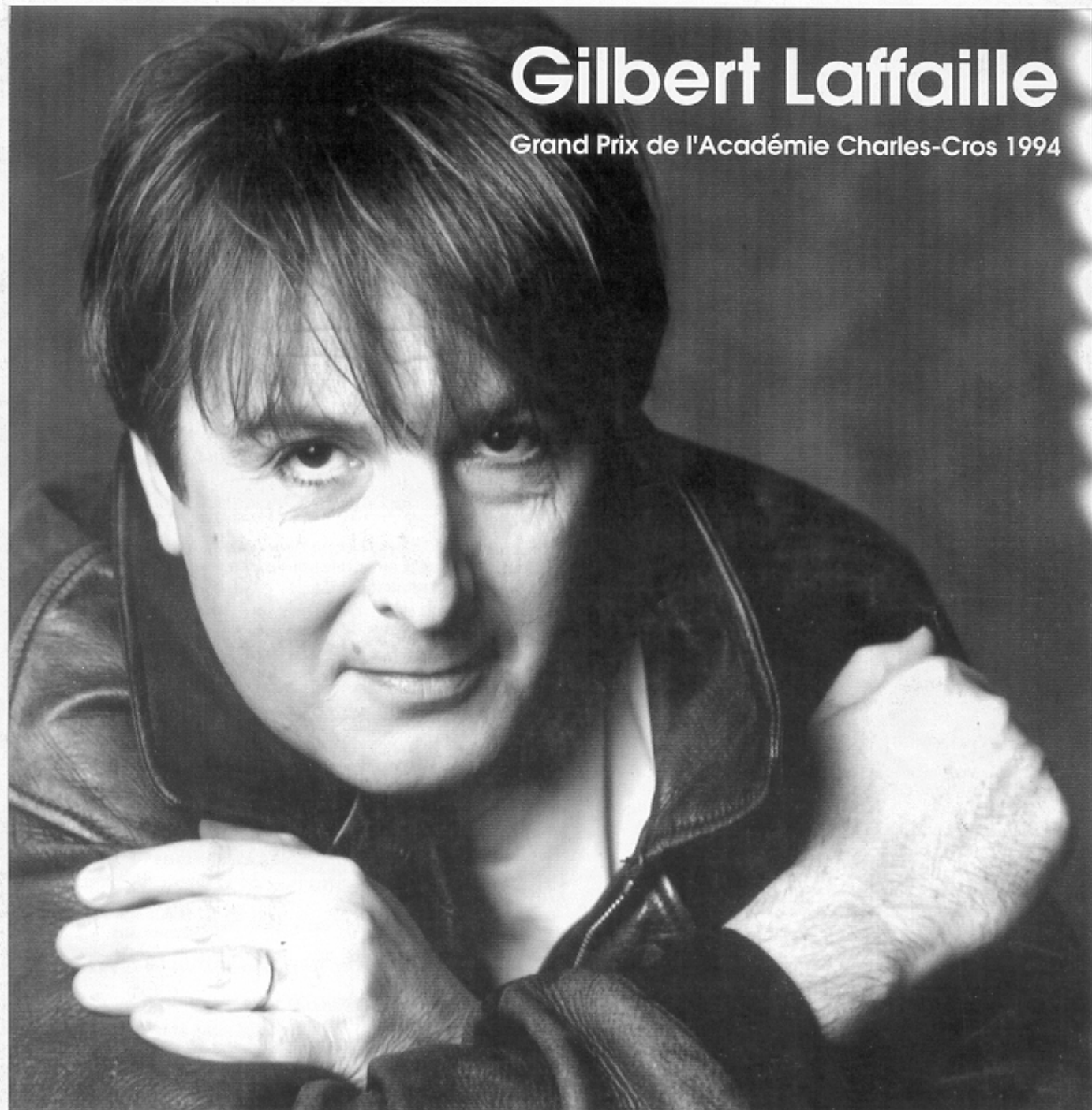


JE CHANTE !

DISCOGRAPHIES

La Revue de la Chanson Française



Gilbert Laffaille

Grand Prix de l'Académie Charles-Cros 1994

Claude Amelot - Alain Aurenche - Christine Authier
Chanson Plus Bifluorée - Charles Dumont - Nadine Faure
Leny Escudero - Louise Forestier - Lys Gauty
Marie Laforêt - Valérie Lagrange - Simone Langlois
MEJ Trio - Roger Riffard - Jean Sablon - Pascale Vyvère

Alain Aurenche

S'il avait commencé à chanter dans les années cinquante, il serait aujourd'hui considéré comme un classique : il en a l'étoffe. Le public comme les professionnels qui le suivent fidèlement l'ont déjà identifié comme l'héritier direct des « grands », à l'exception d'un quarteron de critiques avares d'enthousiasme qui hésitent encore à lui accorder la place qu'il mérite. Rencontre avec l'une des plus belles plumes de la chanson actuelle.

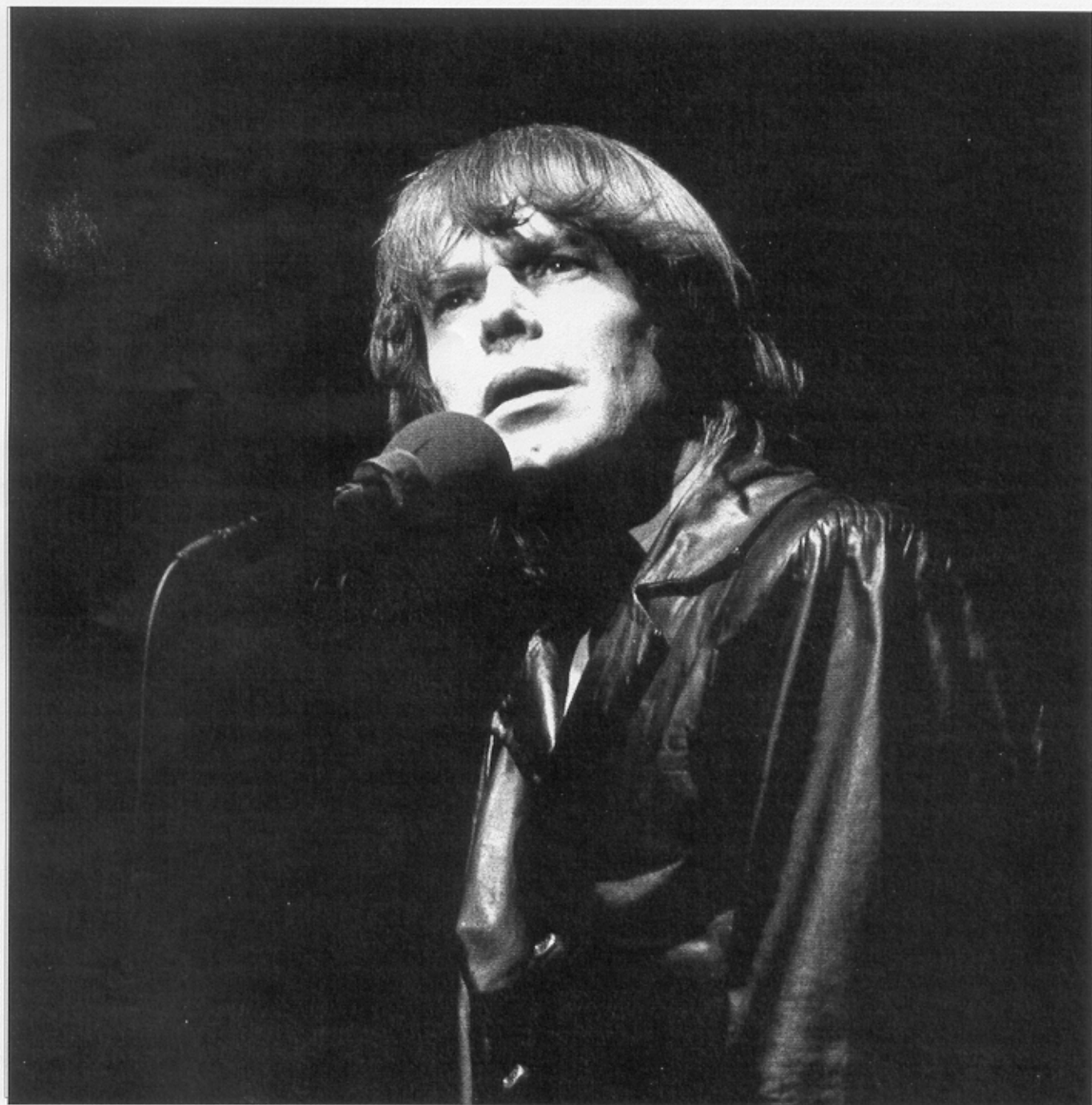


Photo : Francis Verthet

« L'important n'est pas d'avoir le poing tendu mais l'esprit tendu »

JE CHANTE ! - Alain, tu as fait, à l'automne dernier, ta rentrée au théâtre Maubel-Galabru. Penses-tu que la période que nous traversons soit propice à l'épanouissement de ton art ? Quelles sont les difficultés que peut rencontrer actuellement un chanteur comme toi ?

ALAIN AURENCHE.- Je pense que la difficulté majeure est la suivante : les médias sont aux mains des marchands, et il est évident que, pour un marchand, il vaut mieux vendre quelque chose de facile, parce que c'est accessible à beaucoup plus de clients potentiels, que quelque chose de plus élaboré. Le cercle est vite fermé, on sait très bien comment ça fonctionne. Depuis quelques décennies, le plus gros potentiel d'acheteurs de disques de chansons ou de musiques, ce sont les quinze-vingt-cinq ans. Ce ne sont pas des gens qui vont forcément tout de suite vers la facilité, mais on les pousse à la facilité dans la mesure où on les informe seulement sur des produits que les marchands supposent être le plus facilement vendables au plus grand nombre. A partir de ce moment-là, ils n'ont plus aucune autre information. C'est tout à fait par hasard qu'ils découvrent le type de chansons que je pratique encore — qui est peut-être désuet, je ne sais pas, qui n'a peut-être plus cours — mais il ne faut pas perdre espoir. Regarde : les dinosaures, récemment, sont revenus à la mode, alors pourquoi pas nous ? Je me rends compte à titre personnel que, lorsque je suis face à un public d'adolescents qui ne connaissent aucune de mes chansons, ça marche quand même. Ils sont vachement contents d'avoir découvert quelque chose. Alors je me dis : la carence vient de tout le système d'information du spectacle. Je parle du spectacle en général : pour le théâtre, le cinéma, la danse, c'est la même chose. Je crois que les gens qui sont chargés d'informer le public ne font pas leur travail.

« Ce sont des autocenseurs ? »

Non, pas directement, mais ils deviennent les valets des vrais censeurs, ceux qui ont fait de la chanson une marchandise. Moi, je suis pour toutes les formes d'expression. Qu'on passe une heure avec Jordi à la télévision, ou avec Vanessa Paradis, c'est merveilleux, pourquoi pas ? Ces gens-là représentent certainement une facette de l'expression chantée. Mais pourquoi n'informe-t-on le public que sur cette facette-là, en laissant dans l'ombre toutes les autres ? Je pense que le premier élément culturel d'un pays, c'est sa chanson, parce que c'est à travers la chanson que sont véhiculées un certain nombre d'idées. Pas de grands thèmes philosophiques, mais de petites idées, qui pénètrent dans la tête des gens sur des thèmes mélodiques, et il y a des phrases qui restent, comme ça, dans la conscience sociale et populaire. Des fois, ça fait très mal, ça rend les gens plus intelligents. Je pense que les artistes qui font leur métier — et il en est encore pas mal qui font de la chanson de qualité — resteront longtemps dans la marge s'ils n'ont pas la possibilité d'accéder à l'information. Maintenant, l'information n'est plus gratuite. Ce n'est pas normal. Quand il y a un chien écrasé dans la rue, on ne fait pas payer le chien pour qu'il passe dans les journaux, pour qu'on en parle aux actualités télévisées ou à la radio.

Comment expliques-tu qu'à une certaine époque des gens comme Ribeiro, Béranger, Tachan, Servat aient pu se faire un nom ? Est-ce que ça n'était pas plus facile pour eux ?

Il ne faut pas négliger le fait qu'ils se sont trouvés dans un contexte social plus favorable que maintenant. C'était une période de plus grande contestation. Je pense d'ailleurs que les derniers qui ont passé la porte, comme ça, sans avoir une aide outrancière des médias, ce sont des gens comme Higelin, Renaud, Lavilliers. Depuis, c'est fermé, par une volonté politique qui découle d'une volonté économique. Si on faisait une réglementation ferme afin d'éviter que des pots-de-vin monumentaux accompagnent à chaque fois la sortie

de chansons à succès, peut-être le panorama de la chanson s'élargirait-il un peu plus.

Crois-tu en l'efficacité de quotas en faveur de la chanson française ?

Non, je ne crois pas que c'est une question de quotas, c'est une question d'in-for-ma-tion, et ça, j'y tiens. Je vais prendre un exemple. La boîte de disques qui vendait du Bruel, à une époque, qu'est-ce qui lui rapporte le plus ? Vendre un million d'exemplaires d'un album de Bruel ou bien vendre cent mille albums de dix artistes différents ? Si tu vends cent mille albums de dix artistes, tu fais dix fois le travail et tu as investi dix fois plus parce que tu as eu dix fois plus de temps de studio et dix fois plus de musiciens. C'est comme ça que ça fonctionne, maintenant. A une époque, on pouvait encore s'en tirer parce que la mafia du show-biz ne couvrait pas encore complètement le métier, mais maintenant, ils ont quand même réussi, par le chantage de la puissance économique qu'ils ont acquise, à faire que seules leurs productions aient un espace médiatique, et par là même commercial. De telle sorte que les marginaux de ce métier ne peuvent plus s'exprimer et ne peuvent plus vendre. Donc, on en arrive à l'état de fait suivant : on étouffe et on permet que soit étouffée une grande partie de la création, de ce qui se fait dans le pays, au profit de choses qui ne nous correspondent pas, qui viennent d'ailleurs, mais que l'on donne en pâture aux gens en leur disant : « C'est ça qui est bien. »

Et quand on connaît l'instinct grégaire de la jeunesse, donc des acheteurs potentiels, on comprend très vite comment s'établissent les goûts, et par conséquent les achats, en matière de chanson, puisque c'est un art où il existe une industrie en parallèle, qui est le disque. On comprend très bien comment ils sont orientés et comment ils finissent par ignorer complètement ce qui se passe dans la chanson... Le relais socioculturel n'existe même plus. Quand on voit la programmation dans les centres culturels, bien que ce soient des théâtres subventionnés, on s'aperçoit que ces gens-là ne connaissent rien, parce que ce sont des politiques qui sont mis là, ce ne sont pas des « artistiques ». Et qu'est-ce qu'ils programment ? Des trucs qu'ils ont vus ou entendus dans les médias, pas des artistes qu'ils sont allés rechercher et qu'ils ont envie de programmer parce que ça leur paraît intéressant. Ils font le même travail que les grands médias. C'est une véritable catastrophe parce que la diversité de la création n'existe plus.

Tu parlais tout à l'heure de la chanson comme véhicule privilégié pour faire passer des idées. Bien que tes influences ne soient un mystère pour personne, quels sont ceux dont tu peux dire qu'ils t'ont marqué ?

J'écoute de la chanson depuis tout jeune et, quand j'étais môme, j'aimais bien Nougaro et Brassens, j'adorais Brel et Ferré.

Précisément, puisqu'on parle de ces fameuses « influences », tu parviens, sur un sujet aussi éculé que l'amitié, par exemple, à trouver un ton personnel.

On n'invente rien. Chacun apporte sa petite touche. Un jour, j'avais montré à Léo l'article d'un journaliste qui faisait référence à lui en parlant de moi. Et Léo me dit : « Ce sont des cons. Personne ne ressemble jamais à personne. On a des familles. Et voilà ! » Je crois effectivement qu'on a des familles.

Il y a aussi des gens qui t'ont donné envie de chanter, bien qu'ils n'aient pas eu une influence directe sur ton œuvre. Je pense par exemple à Vigneault.

Oui, c'est quelqu'un que j'aime beaucoup. Une fois, je lui ai dit : « Tu es vraiment un drôle de type, parce que tu nous parles pendant une heure et demie de ton microcosme, tu nous parles des renards, des belettes, des perdrix, des lacs et des rivières, et puis, finalement, on se rend compte

que tu n'as fait que nous parler de nous ! » Et ça, c'est le tour de force de Vigneault. C'est un type qui parle de son particularisme et qui, à travers la légende de son identité, le cadre sur le comportement de l'humain. Et quelle que soit ta civilisation, tu te dis : « Mais oui, c'est ça, il a compris ! » Il a compris ce qu'était la quintessence des rapports entre les individus. Il part de la simplicité, des gens simples qui, avec leur réflexion, leur vécu, leur comportement, sont le reflet d'un comportement planétaire.

Parmi les chanteurs de ta génération, quels sont ceux qui te paraissent incarner le mieux la relève ?

Il y a des gens importants, dans des styles différents. Je ne crois pas qu'il y ait des artistes qui m'aient fait vibrer autant qu'un Léo ou qu'un Brel. Mais il y a des gens importants comme Louis Arti, ou bien Allain Leprest, ou Véronique Pestel... et bien d'autres qu'il faudrait citer. Mais je ne suis plus autant réceptif à la chanson que j'ai pu l'être. Question d'âge, aussi, peut-être... J'ai aimé le personnage de Brassens, j'ai aimé le personnage de Brel, j'ai aimé le personnage de Léo, et comment faire autrement ? Quand on a connu un peu Léo, quand on voit l'image que ce type a véhiculée pendant des années et des années... Personne n'a jamais dit l'extrême gentillesse et la pudeur de Ferré. Toujours, on a divulgué ses coups de gueule...

« Gilles de Rais : un personnage qui s'est installé dans l'horreur par impossibilité de rejoindre le merveilleux... »

Ce qui m'a surpris lorsque j'ai découvert ton premier album, sorti en 1982, c'est que, chez toi, l'écriture semblait déjà parfaitement maîtrisée. Je suppose que tu avais rodé ton répertoire depuis un certain temps...

Je ne suis pas un forcené de l'écriture. Je me mets à écrire quand je ne peux pas faire autrement, pour ne pas perdre une idée directrice. Un type comme Jean-Luc Debatrice — un grand de grand qu'on ignore trop. Pourquoi ? — écrit beaucoup, tous les jours. Moi, je ne peux pas.

Je pensais aussi à tes prestations scéniques. Tu as eu ta période cabarets.

En fait, quand j'ai commencé à chanter, j'étais d'une indiscipline totale. Pour moi, la mesure, c'était de l'hébreu. Ça fait maintenant quinze ans que je chante, alors j'ai quand même une certaine discipline. J'arrive à chanter avec une bande magnétique, ce que je n'arrivais pas à faire pendant les cinq premières années de ma carrière. Si je te faisais écouter des enregistrements de mes premiers concerts, il y a de quoi être plié de rire ! C'est marrant, parce que les gens écoutaient quand même, personne ne me sifflait. Ils étaient intéressés, donc il passait quelque chose... je ne sais pas... peut-être une sincérité. Même sur les disques enregistrés, je trouve qu'on aurait dû me dire de recommencer ; c'est faux, ce n'est pas en place... On n'est jamais assez sévère avec une trace comme ça. En concert, ce n'est pas pareil, tu as le public en face de toi, ça n'est pas le même rapport. Je ne suis pas entièrement satisfait des trois albums que j'ai enregistrés. Je regrette d'avoir abandonné mes études musicales étant jeune — le piano en particulier —, parce que j'ai parfois des difficultés à communiquer mes sensations avec les musiciens qui font l'orchestration.

Les mélodies sont de toi, en général ?

Oui, sauf certaines qui ont été faites par Jean-Luc Debatrice. Je ne me force pas : quand la mélodie ne me vient pas avec le texte, je refille le bébé à Debatrice.

Tu peux nous raconter un peu l'Aire libre, le Lucernaire, le Trou noir, puis l'aventure du TLP-Déjazet, dans laquelle tu as joué un rôle actif ?

Une grande aventure... Entre-temps, il y a eu l'aventure RCA, qui m'a permis de faire une salle un peu plus importante, celle de la Gaité-Montparnasse. J'avais eu les colonnes Morris dans Paris et la banlieue, c'était très bien. Ensuite, je dois dire que je n'ai pas eu la sponsorship nécessaire pour pouvoir travailler comme on devrait pouvoir le faire

dans ce métier. L'année dernière, on a fait le théâtre de Nesle, et il nous a manqué le nerf de la guerre : l'argent... Parce que, pour donner un embryon d'information aux gens, il faut dépenser énormément d'argent.

Il y a pourtant eu quelques « gros coups » : tes dix ans de chanson au TLP-Déjazet en 1989 — spectacle dont est tiré ton album en public. Là, tu avais déployé la grosse artillerie : tu étais accompagné par un groupe de rock...

Ce n'était pas vraiment un groupe de rock...

Disons un groupe électrique...

Pour pouvoir faire ça, il faut, encore une fois, beaucoup de moyens. Parce que, quand tu fais venir des musiciens, si la prise de son n'est pas très bien faite, si tu n'as pas des professionnels avec un matériel adéquat, tu as toujours un déséquilibre entre la musique et la voix. Les textes disparaissent par intermittence. Alors moi, amputé de la compréhension de la moitié de mes textes...

Certaines de tes anciennes chansons, Paysages bretons, par exemple, ont pourtant trouvé une nouvelle jeunesse grâce à ce traitement. Tu ne penses pas réutiliser cette formule ?

J'aimerais bien avoir piano, claviers, basse, et puis percus (pas de drums). Un piano pour le lead, un synthé pour faire une nappe musicale un peu plus riche, et une basse pour asseoir le tempo.

J'aimerais qu'on parle un peu des thèmes de tes chansons. Lorsqu'on demande aux chanteurs où ils puisent leur inspiration, la plupart répondent : dans le quotidien. Toi, le quotidien, tu aimes le pimenter de grandes fresques historico-littéraires, telles que Miserere pour Messire de Rais. Qu'y a-t-il de fascinant dans un personnage comme Gilles de Rais ?

Je ne sais plus qui disait : « On vit dans une époque qui a supprimé les monstres et les génies. » Le personnage de Gilles de Rais est intéressant dans la mesure où il représente le monstre qui est en chacun de nous et qui nous inquiète. Si tu regardes les journaux, qu'est-ce qui est toujours mis en exergue ? Les grands massacres ? Les grandes tueries ? Les morts de faim, cent mille d'un côté, deux cent mille de l'autre ? Les tueries, au bout d'un moment, on est saturé, mais il suffit qu'il y ait un individu qui ait tué... Prenons l'exemple célèbre de l'affaire Grégory, dont la presse a fait ses choux gras pendant presque un décennie. Pourquoi ? Parce que, dans la tête des gens, ça éveille des résonances, ça pose des questions, parce que c'est l'individu. Finalement, les grandes atrocités collectives, on les regarde passer, comme ça, ça n'étonne plus personne.

C'est une chanson qui a parfois mis mal à l'aise certains de tes auditeurs, qui pensaient que tu cherchais à banaliser l'horreur. N'est-ce pas plutôt le désir de montrer que la frontière est toujours tenue entre un honnête homme et un salaud ?

C'est un personnage qui s'est installé dans l'horreur par impossibilité de rejoindre le merveilleux. Il faut se replacer dans l'époque, aussi. Si on regarde bien le texte, je parle de Jeanne d'Arc : « Jeanne avait dans ses voix / Le délicieux présage / Des bannières du bon droit / Aux immondes carnages. » La mémoire collective a gardé de cet individu une trace, non pas pour tous les viols, les massacres qu'il a pu perpétrer dans ses campagnes, mais pour ce qu'il a fait après, en tant qu'individu. Ce que je dénonce dans cette chanson, c'est que quelqu'un peut, sous couvert d'un intérêt politique, économique ou social, flinguer, torturer qui il veut, ça n'étonne plus personne. Ce qui se passe dans le monde à l'heure actuelle, ce n'est que ça : on fait souffrir des gens pour des raisons économiques, pour les empêcher d'avoir leur petite part du gâteau.

L'autre facette de Gilles de Rais, c'est son mysticisme. Il s'est souvent adressé à Dieu, qui ne lui a jamais répondu — et pour cause ! Alors, entouré d'une bande de malandrins plus ou moins bien intentionnés, il s'adressait au diable et lui proposait un marché : il lui offrait les âmes des enfants qu'il assassinait pour connaître le secret de l'or. Il ne faisait pas de bacchanales, Gilles de Rais, il faisait des fêtes religieuses. Il a fait représenter le mystère de la Passion à Orléans, qui lui a coûté des millions et des millions de pièces d'or... Il entretenait des chorales qui chantaient des psaumes et des cantiques !



Photo : Francis Vernhet

Penses-tu qu'on pourrait trouver l'équivalent d'un Gilles de Rais, à l'heure actuelle ?

Mais bien sûr ! Moi, je n'en ai rien à faire du contexte moyenâgeux de la chose. Je pense que c'est encore présent aujourd'hui. Si ce type de chanson rend les gens mal à l'aise, c'est parce qu'ils savent très bien que ça existe. Ils se bouchent les yeux pour ne pas le voir.

Autre héros d'une de tes chansons : Rimbaud. Tu n'es pas le premier à lui avoir rendu hommage : Chelon, Lavilliers, Leprest avant toi s'y sont essayés, mais eux célébraient davantage le poète chéri des adolescents. Toi, tu as choisi de raconter l'aventurier...

Non, même pas. Je raconte un truc très simple et très bref, en fait, bien que la chanson dure 9 minutes 2 secondes. Je raconte l'histoire d'un homme qui est dans un état de faiblesse et de dénuement. C'est un type qui a vécu son aventure jusqu'au bout ; cloué dans un pays hostile, il ne peut plus bouger et il est transporté pendant trois cents kilomètres sur une civière... Et, en flash-back, lui revient ce qu'il a voulu être, ce qu'il a pensé être... Il y a quelque chose d'extraordinaire, chez Rimbaud : sais-tu pourquoi il écrivait de la poésie ? Parce qu'il pensait gagner du fric ! Quand il a vu que ça ne marchait pas, il a laissé tomber et il est allé faire du commerce. C'est ce parcours d'un homme impuissant et blessé qui est intéressant. C'est vrai que, si on n'a pas lu la vie de Rimbaud, il y a des choses qui peuvent paraître un peu ésotériques dans la chanson. Il n'a pas vendu d'armes à Verlaine, mais, de par son comportement, il a fait en sorte que Verlaine, fou de désespoir, lui tire dessus, en Belgique.

Tu as quand même une prédilection pour les personnages louches et équivoques... Certains ne savent pas toujours voir la main tendue par-delà la noirceur apparente du propos. Une chanson comme *Le Bonheur*, par exemple, n'a pas toujours été bien comprise. Quelqu'un m'a même dit, après l'avoir entendue : « Si je comprends bien, on n'a pas le droit d'être heureux ! »

Je n'ai rien inventé dans ce que je dis : « C'est le malheur des uns où l'on veut bien souscrire... » C'est un dicton qui ne date pas d'aujourd'hui : « Le malheur des uns fait le bonheur des autres. »

Je crois surtout que c'est la forme provocante de ton propos qui a pu déconcerter. Il me semble que la phrase clé de la chanson, c'est « C'est la maturité qui trahit son enfance... »

Mais oui ! Combien d'adultes ont trahi ce qu'ils étaient enfants et ce qu'ils étaient en devenant, pour certaines contingences matérielles, pour une certaine tranquillité, un petit confort ? Ce n'est pas moi qui ai inventé « Les gens heureux n'ont pas d'histoire ». Je reprends ce que les gens disent pour s'installer dans un certain cocon, où l'on est bien entre soi, et d'où l'on regarde de loin ce qui se passe à l'extérieur pour

ne pas se mettre en danger. Je ne fais que reprendre ce que dit la société pour s'excuser de ne pas s'aventurer. Brel disait : « Le monde meurt par manque d'imprudence. » Mais je ne suis pas contre le fait que les gens soient heureux, au contraire...

Autre thème récurrent dans ton œuvre : l'amitié. Ça semble être essentiellement chez toi des moments, des instants : « C'est un mégot qu'on se partage / Un imper pour deux sous l'orage... » Les amis, c'est ceux avec qui l'on refait le monde tous les soirs ?

Non, c'est plutôt les copains, ça. Je crois que j'ai une phrase lapidaire dans la chanson qui est :

« L'amitié, c'est un amour sans le désir. » Deux personnes qui font l'amour ensemble, ce ne sont pas des amis mais des amants. Ce qui se passe au-dessous de la ceinture, on en fait, hélas !, dans cette société, quelque chose d'important. D'ailleurs, on ne parle que de ça !

Pudibond, Aurenche ?

Non ! Je pense qu'on rend le sexe con. Ce sont les gens qui sont pudibonds, parce qu'ils ne savent pas être naturels. Certaines revues ou certains films pornographiques sont bêtes et dégradants, non parce que l'on voit des gens faire l'amour, mais parce que le propos n'est pas intelligent et parce que c'est le cul pour le cul. Pourquoi faire tout ce tintouin, tout ce carnaval autour de la nudité d'un corps ? Des gens qui font l'amour, ça peut provoquer quoi ? L'acte de vie. Et pourquoi est-ce que cela serait honteux ? C'est une perversion sociale, particulièrement dans nos sociétés occidentales, souvent sous l'emprise des religions, alors que, sans pudeur, on te montre des gens en train de se faire souffrir, de se flinguer, de se dépecer. L'acte de mort, il est là, mais c'est normal ! L'acte de vie... ouh la la ! Il y a toujours des ligues de vertu ! Mais que les ligues de vertu s'acharnent plutôt à faire disparaître les *snipers*, ces types qui flinguent des mômes au fusil à lunette !

Ça participe de l'esprit libertaire qui t'est cher ?

Je me considère comme libertaire et, bien que je ne sois pas inscrit à la Fédération anarchiste, j'y ai beaucoup d'amis. En fait, ce sont des individus qui sont capables de s'organiser sans faire acte de pouvoir et d'autorité. Si on a affaire à des gens responsables, qui n'ont pas seulement envie de leur propre réussite, de leur propre confort et qui sont un peu inquiets des autres, je pense qu'on peut arriver à s'organiser pour vivre bien. Quand j'entends des hommes politiques dire : « Qu'est-ce que ce sera ? L'anarchie ? », ils n'ont aucune idée de ce qu'est l'anarchie. A chaque fois qu'ils pensent « anarchie », ils pensent « bordel », ils pensent « désordre ». Quelqu'un a bien répondu là-dessus : « Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir ! ». C'est une des grandeurs de Léo Ferré : il avait un sens inné de la formule.

On te voyait plus souvent le poing tendu à tes débuts. Tu sembles avoir renoncé aux manifestations les plus ostentatoires de la contestation. C'est une évolution consciente ?

Tu sais, le propos est toujours le même. L'enveloppe se polit, il y a des aspérités qui disparaissent, on se rend compte que le public n'a pas besoin qu'on en rajoute. Dire les choses autrement, aller un peu plus chercher l'autre, ne pas heurter, essayer d'établir une connivence, au lieu de s'imposer avec son tempérament, c'est parfois plus efficace. L'important n'est pas d'avoir le poing tendu mais l'esprit tendu.

Excuse-moi de revenir à des considérations plus

pragmatiques, mais tu es plus que rare sur le plan discographique : trois albums en quinze ans... Tu disposes pourtant d'une matière largement suffisante pour sortir un nouveau disque.

Oui, il y a quand même une quinzaine de chansons, maintenant, qui attendent.

Plus d'anciens titres que tu as, pour l'instant, écartés de ton répertoire et qui pourraient trouver une seconde chance auprès du public : *La Veuve honteuse, Un train de nuit, La Noce chez les Auvergnats...*

Quand on fait peu de disques, on est toujours amené à faire un choix. Sur le moment, il y a des choses qui me paraissent plus importantes que d'autres.

Et c'est volontaire, ces apparitions sporadiques sur le marché discographique ?

Ce n'est pas volontaire. Il faut trouver le pognon, c'est tout ! D'un autre côté, c'est vrai que je n'ai peut-être pas fait toutes les démarches nécessaires pour trouver un producteur... Ou alors faire un autoproduit à bas prix. J'ai fait un disque chez RCA en 1982, puis deux autres en 1986 et 1989 qui ont été produits par Claude et Yolande Arienz. On s'est rencontrés au TLP, on a sympathisé, mais ce n'est pas une entreprise, ce sont deux personnes, physiques et morales, qui ont investi un paquet de blé pour deux albums qui ont été faits dans des conditions de production normales. Ils n'ont pas encore récupéré leurs billes, malgré ce qu'on a pu vendre... Et puis, je n'ai jamais été un forcené de studio. Ce qui m'intéresse, c'est la scène. Mon but n'est pas d'enregistrer des disques, bien qu'il faille le faire pour laisser des traces et des cartes de visite.

« Une des grandeurs de Léo Ferré, c'est qu'il avait un sens inné de la formule. »

Tu me disais tout à l'heure que tu n'avais pas toujours été satisfait des orchestrations de tes disques. Je pense en particulier à *Où voyez-vous des voyous* ou *Le temps X est arrivé*, qui n'ont peut-être pas eu le traitement qu'elles méritaient.

Oui, mais c'est de ma faute. Je n'ai pas su communiquer l'univers que je souhaitais. Il y a des gens qui écoutent un texte et qui en retirent la même sensation que toi et d'autres pas... C'est une question de tempérament.

Pourquoi ne pas avoir essayé de restituer ta formule de scène : un piano et une contrebasse ?

A une époque, il était hors de question de faire passer quoi que ce soit avec seulement un piano et une contrebasse.

Sur le disque en public, as-tu été davantage satisfait des orchestrations, celles de Debatrice par exemple ?

Oui, mais pas totalement. J'ai eu beaucoup de discussions sur certains titres, mais il y a un moment où il faut arrêter les discussions parce que ça coûte cher.

Parmi les nouvelles chansons de ton récital, il y a *Monsieur Aschenbach*. Peux-tu nous expliquer comment est née cette chanson ?

C'est ni plus ni moins un texte écrit d'après *Mort à Venise*, la nouvelle de Thomas Mann mise en images par Visconti. J'ai toujours été attiré par le côté un peu pathétique des choses impossibles et contradictoires. Ce personnage d'Aschenbach, qui est en fait le personnage de Mahler, est pathétique parce qu'il découvre un jour qu'il est amoureux d'un adolescent, mais il est tellement bardé, encerclé d'idées reçues que ça le détruit psychologiquement d'éprouver ces sentiments-là pour un jeune garçon, alors que toute son éducation s'oppose à un comportement et une sensation en dehors de la norme. Il est confronté à ce problème et ça le trouble. C'est ce qui fait l'intérêt du personnage. Quand j'ai écrit cette chanson, il n'y avait pas de refrain au départ, mais Debatrice, en faisant la musique, m'a dit : « *Ab ! Il faudrait un refrain.* » Le refrain souligne un des points importants du

livre ou du film. Aschenbach apprend qu'il y a une épidémie de choléra. Il fait ses valises et, malgré tout le désir qu'il a de continuer à rencontrer ce jeune garçon, il va à la gare. Là, il apprend qu'on a égaré ses valises. Il est très en colère mais, en même temps, il a un sourire parce qu'il a trouvé là un prétexte pour rester. J'ai pris cela comme refrain : « *Pourquoi êtes-vous revenu de la gare ? / Vous n'auriez jamais dû, monsieur Aschenbach.* » Cette histoire, c'est l'impossibilité sociale d'un individu d'exprimer un amour qui n'est pas admis.

Puisque tu parles de personnages pathétiques, il y a dans tes chansons d'autres personnages tout aussi pathétiques mais plus quotidiens. Par exemple les fiers-à-bras de la chanson *Ah ! Ah ! Ah !*, qui passent leur temps rivés au comptoir, à s'inventer une vie qui n'est pas la leur.

Ab ! Ah ! Ah !, c'est un contexte un peu différent : « *Dans un port du salut, des âmes à marée basse...* » Je ne sais pas si tu as connu le Port du Salut, qui était un cabaret à Paris où les gens restaient à écouter des chansons, parfois jusqu'à trois ou quatre heures du matin, à discuter et à refaire le monde devant un comptoir. Il y avait des personnages absolument ébouriffants. Certains soirs, il m'arrivait d'entendre des gens fin pétés, pleins comme des barriques, hurler *Amsterdam* de Brel, se foutre sur la gueule et se réconcilier après. Il y a la métaphore du marin et de la mer qui revient assez souvent, chez moi, mais on dit toujours d'un type qui a bu qu'il a du vent dans les voiles, et ça amène toujours cette espèce de connivence entre la mer, les bateaux le tangage et le pochtron... J'ai écrit deux ou trois trucs, comme ça, dans des univers différents. *Les Copains de comptoir*, en fait, ce sont des inconnus que tu rencontres dans un rade où tu vas pour la première fois, où tu peux raconter ta vie, où ils viennent se raconter, comme au confessionnal, uniquement parce que c'est le dernier endroit où il y a quelqu'un pour les écouter, parce que, lorsqu'ils vont rentrer chez eux, il n'y aura personne, ou alors un concubin ou une femme, ou un mari qui lira son journal. C'est dans ces endroits-là qu'ils retrouvent un peu d'importance, en racontant pour la millième fois les mêmes choses...

T'est-il déjà arrivé d'écrire pour les autres ?

Non, mais je sais qu'il y a des gens qui chantent certaines de mes chansons. Je le sais par les bordereaux de la Sacem, parce qu'il y a des chansons que je ne chante plus et... il y a quelqu'un qui les chante.

Tu as déjà interprété, à la Folie en tête, *La Chanson du Mal-Aimé*, d'Apollinaire, mise en musique par Ferré. As-tu déjà envisagé d'écrire, toi aussi, une œuvre ambitieuse, assez longue, qui ferait éclater les formes traditionnelles de la chanson couplets/refrain ?

Il y en a une qui est déjà écrite et mise en musique à peu près au tiers de son temps par Jean-Luc Debatrice. Ça fait plus d'un an qu'elle est en chantier.

Tu peux livrer un scoop aux lecteurs de *Je Chante* et nous dire de quoi il s'agit ?

C'est... ainsi va le monde ! C'est un truc abominable ! C'est un bateau plein de gens horribles... Ça commence bien, pourtant, et ça finit très mal. Il y a les autorités sur le pont, et, dans les cales, toute la vermine nourrie avec des trognons... Je ne révèle pas le titre parce qu'il n'est pas encore déposé. Et si je n'ai plus le titre... Ça m'est déjà arrivé avec *Pardonnez-nous nos enfances*. Le titre était déjà déposé parce qu'il y avait un film qui s'intitulait comme ça.

Peut-on espérer te voir prochainement sur une grande scène ?

J'ai envie de faire au moins une soirée dans l'année. Je voudrais tenter une formule avec trois ou quatre musiciens. Il y aurait Jean-Louis Beydon au piano, Alain Bréheret aux claviers, peut-être Pierre Mortarelli à la contrebasse, et un percussionniste... Une formule presque entièrement acoustique.

Propos recueillis par Denis Reynaud

• Alain Aurenche se produit, avec Marie-Josée Vilar, au Théâtre Clavel, le 27 mai 1994.

En effet, ce disque, nonobstant les risques — assumés consciemment — inhérents au direct sans aucune retouche postérieure en studio, est une réussite totale et on y retrouve, mêlés aux chants de Louis Aragon qui constituent l'épine dorsale, le fil conducteur du récital, quelques morceaux d'anthologie appartenant indéniablement au patrimoine de la chanson française comme *La légende de la nonne* (Victor Hugo-Georges Brassens), ou *Adélaïde* (Jacques Debronckart). Y figure également un petit joyau intitulé *Je dis la paix*, un texte d'Aragon partiellement différent de celui déjà chanté par Jacques Yvart (*Le chant de la paix*) et ici mis en musique merveilleusement par Philippe Darés. De plus, les arrangements alertes et chaleureux de Patrick Vasori sont superbes et complices. Une communion d'orpailleurs allant à l'amble pour notre plus grand plaisir.

« *Un jour Elsa, mes vers monteront à des lèvres* » : ces vœux prémonitoires, car datant de 1959, d'Aragon sont ici exaucés et trouvent en Gérard André un interprète qu'on n'oublie pas et qui vous emporte et vous embrasse subrepticement tel un vrai « chant d'incendie ».

Michel Bombart

• Gérard-André : Chants mêlés. Aragon. CA 940 C. Contact : 229, rue Robert Leuthreau, 91600 Savigny-sur-Orge. Tél.: 69-96-06-36. Gérard-André donnera un récital Aragon le samedi 27 août 1994, à 20 h 30, à Trélon (59). Entrée : 15 F. Renseignements au (16) 27-57-00-15 (le soir).

LES FRÈRES JACQUES Collection Baladins

Saluons comme il se doit ce coffret de trois compacts que nous propose Sélection du Reader Digest. Ce sont là soixante des quelques 250 interprétations engrangées chez Philips par les Frères (sans compter nombre d'inédits, comme cet hilarant concert donné à la Cité Universitaire « vers » 1959), mais si c'est peu, ne boudons pas notre plaisir ! Et quel festin en paroles et en musique : Jean Cosmos, Christian Verger, Barrier-Lelou, Gaby Verlor, Gilles (allias G. J. Villard), Fabien Loris, Massoulier, Stéphane Golmann (avec deux « n », monsieur Phonogram), Robert Marcy, Michel (pas J.) Vaucaire, Rimbaud, Dimey, Liferman, Mareuil, Thiriet (Maurice), Tardieu (Jean), Sartre, Trenet, Vian, Debronckart, Blanche et Schubert, Gainsbourg, Maurice Genevoix, Clouzet, Prévert et Kosma, et Pierre Philippe qui est partout, à la composition et au piano, au studio et sur scène... Quel répertoire ! Comme l'on apprécie une telle diversité aussi bien servie ! Comme l'on partage la joie du public. Si vous aimez la chanson, la chanson de *Je Chante*, ACHÉTEZ ! A moins, bien sûr, que vous ne possédiez tous ces titres en microsillons, en bon état.

Et le livret ? Quel livret ? Chaque compact n'est accompagné que d'une liste des titres avec leur date de publication, même pas toujours exacte : rien que dans le premier compact, on rencontre, par exemple, la *Petite fable sans morgue* soit-disant publiée en 1961, mais que l'on avait pu acheter en 78 tours quelque dix ans auparavant, *La Marie-Joseph* même date, mais cette fois, c'est celle de 1964 en public (« live » en jargon — « live as they say in today's media French » — Ralph Harvey, *Talking Machine Review*, n° 85, 1994), et même, le comble, Phonogram s'attribue la paternité de *L'Entrecôte* enregistré de la Boîte à musique. Ah ! J'oubliais, tout cela est compilé (ouïe !) à

partir de grands bouts de bandes déjà montés pour quelques rééditions du temps jadis (le compact n° 2, c'est le microsillon Philips 6683.003, avec, hélas, ses séquences « électroniquement stéréophonisées »), si bien que l'on retrouve, en fin du n° 3, l'intégrale de « *Frères Jacques chantent Prévert* », non pas dans l'honnête première version monophonique (un beau 25 cm avec sa pochette « de collection », mais dans l'état de la réédition « électroniquement... comme ci-dessus ». Cela ne fait rien, achetez, c'est peut-être votre dernière chance.

PS : On trouve sans problème les quatre ex-microsillons Arion, en deux CD, avec en prime *Le quartier des Halles*, inédit et dûment signalé.

Marc Monneraye

• Les Frères Jacques : collection Baladins. Coffret de 3 CD. Disponible auprès de Sélection du Reader's Digest : 78905 Yvelines Cedex 09. Tél.: (1) 46-74-85-85.

COLLECTIF L'Equipe à Jojo

L'idée de faire reprendre, par une nouvelle génération de groupes et chanteurs, les chansons de Joe Dassin s'est vite imposée aux responsables du label le Village Vert : « *Aux tristes figures de nos pseudo-rockers nationaux, mieux valait encore la mine réjouie de la variété des déjà lointaines seventies* ». Et d'ajouter : « *Lui qui, a priori, était censé incarner tout ce que nous détestions fut soudainement l'objet d'une étrange unanimité. Chacun se souvient d'un air, d'une bribe de mélodie, d'un titre, et on s'aperçoit très vite combien le répertoire de Joe Dassin était truffé de chansons estimables.* »

Sur les quelque deux cents titres enregistrés par Joe Dassin, « L'Equipe à Jojo » en a choisi dix-huit. Tout n'est pas convaincant (la plupart des chanteurs ont des voix « blanches », à la Daho), mais quelques uns s'en tirent plutôt bien : Jean-Louis Murat avec *La Marie-Jeanne*, Les Objets (la voix du chanteur fait penser à celle d'Yves Simon) avec *L'équipe à Jojo*, Katerine avec *L'été indien*, Louise Féron et Jérôme Soligny avec *Salut les amoureux*. Pascal Comelade, musicien-bricoleur, transforme *L'été indien* en tango instrumental, et le quatuor Drôles de Beaux Gars font swinguer *Les Dalton*. Une initiative originale de revisiter le répertoire « variétés » : certaines chansons de Joe Dassin ont le mérite d'être de véritables chansons, sans prétentions, mais non sans charme.

R. B.

• Collectif : L'Equipe à Jojo. Les chansons de Joe Dassin par... Le Village Vert/Columbia/Sony COL 474.889-2.

GEORGES GUETARY Les plus grands succès

À près de quatre-vingt « berges », le créateur de *Robin des Bois* manifeste une « pêche » étonnante (cf. sa prestation à *Rien à cirer*) : « *Je ne pourrais pas vivre sans chanter, je ne pourrais pas respirer, je chante deux heures tous les jours, c'est ma gymnastique* », avoue-t-il. À l'occasion de ses cinquante ans de carrière, Flaresnach publie « le disque du jubilé », assorti d'un livret illustré, trente-trois titres enregistrés en public en 1993, avec une très bonne prise de son. Il y est accompagné par une brochette impressionnante de musiciens et choristes dirigés par Jo Moutet.

Airs d'opérettes, succès français et étrangers (il a aussi triomphé à Londres et à Hollywood), Guétary survole sa carrière et égrène ses succès.

R. B.

• Georges Guétary : Le disque du Jubilé. Double CD Flaresnach/Musidisc 183.842.

PHILIPPE LEOTARD Chante Ferré

Comédien, Philippe Léotard enregistrait, en 1990, *A l'amour comme à la guerre* (Saravah), un premier album de chansons récompensé par l'Académie Charles-Cros. Ce deuxième disque (réellement primé lui aussi) propose treize chansons du vaste répertoire de Léo Ferré, complètement réorchestrées par l'accordéoniste-arrangeur Philippe Servain. Si certaines interprétations ne décollent bizarrement pas (*Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Je chante pour passer le temps*), d'autres, qui mettent en relief les musiques de Ferré, accentuant leur côté « bastingue », enthousiasment par leurs arrangements : *Monsieur William* (sax rageur de Christophe Gauthier), *Le piano du pauvre*, *Le temps du plastique*, *Le temps du tango*. Ou *Avec le temps*, dit, de façon poignante, sur fond d'improvisation musicale. Philippe Léotard est aussi convaincant dans les chansons-poèmes : *La the nana*, *Le bateau espagnol*, *La mémoire et la mer*, *Pauvre Rutebeuf* (Francis Lockwood au piano, Philippe Servain à l'accordéon), *Graine d'ananas* (en diction) ou *Dans les banques* (*T'en as*) sur fond de sax.

Loin d'être un disque classique de reprises respectueuses, cet album étonne puis séduit par sa spontanéité, son apparent « amateurisme ». « *On pouvait s'accorder le droit de violer Léo Ferré*, écrit Léotard, paraphrasant Alexandre Dumas, *mais alors, il valait mieux lui faire un enfant.* » Un enfant pas indigne du tout qui risque, néanmoins, de faire hurler les puristes. Réplique de l'interprète : « *Si ça ne plaît pas, retournez à l'original ! C'est pas un hommage à Léo, c'est une deuxième vie que j'ai voulu donner ! J'ai pas un musée Léo Ferré !* »

R. B.

• Philippe Léotard : Chante Ferré. Gorgone productions/Columbia/Sony COL 475.801-2.

MADELEINE FERRE Poètes vos papiers

Paru en 1956, cet album de Madeleine Ferré — qui accompagnait la publication, aux éditions de la Table Ronde, du recueil *Poètes, vos papiers* — n'avait jamais été réédité. Disque mythique (la pochette est superbe : rien que les yeux de Madeleine), pour certains, il atteignait des sommets folles dans les conventions. Le voici disponible en CD, mais hors-intégrale Odéon et en tirage limité, pour raisons contractuelles. Léo Ferré introduit chacun des poèmes que Madeleine déclame avec une diction qu'on peut trouver dépassée. On retrouve Léo, le temps d'un sobre et magnifique guitare-voix : *L'été s'en fouet*, *Les copains d'la neuille*, deux chansons où il est accompagné par Barthélémy Rosso.

R. B.

• Madeleine Ferré : Poètes vos papiers. Columbia COL 475.823-2.

Léo Ferré, l'unique

« Vite, vite, le soleil, mon amour ! » C'est sur cette phrase de Léo Ferré que s'achève le CD accompagnant le livre que le journaliste Robert Kudelka a consacré au poète mort irrespectueusement (mais peut-on mourir respectueusement ?) le 14 juillet dernier. *Léo Ferré, l'album* (1) résulte d'entretiens entre les deux hommes. Chaque réponse s'articule autour d'un mot ou d'une idée-clé : amour, volupté, Jésus, Bakounine, l'amitié, Caussimon, la télévision, l'espoir, le désespoir, etc. Pertinentes, chaleureuses, vivifiantes, pleines de franchise, les réflexions de Ferré vous engageront à (re)découvrir l'ensemble de son œuvre. Toutes seraient à citer. Allons-y pour celle concernant « la joie » : « La joie, c'est la musique, c'est le dancing quand tu vois les gens danser. Quand tu as envie de danser, quand tu as envie de te prendre une fille dans les tibias et de l'amener ailleurs... La joie, ça s'apprend pas, ça se prend et on essaye de la garder pour soi. Et c'est difficile ».

Quelle œuvre, oui ! Dans *Léo Ferré, l'Unique et sa solitude* (2), Christine Letellier analyse les divers thèmes qui la sous-tendent. Ce travail universitaire, qui a reçu la caution de son « sujet », n'est pas un instant ennuyeux. Sans cesse renvoyé à des chansons ou à des déclarations de Ferré, le lecteur se rend compte (s'il l'ignorait encore) de l'extrême diversité et, simultanément, de l'étonnante homogénéité d'un répertoire s'étalant sur une quarantaine d'années. Même les premiers titres se laissent encore aujourd'hui écouter avec plaisir. Peut-être, et entre autres raisons, parce que, rejetant toute forme d'académisme, Léo Ferré a su non seulement décliner des idées en avance sur leur temps, mais également subvertir jusqu'au langage lui-même, comme le montre Christine Letellier : « *L'insurrection de Léo Ferré s'exprime par la rénovation des mots afin de leur redonner la puissance et l'éclat originels, et contribuer ainsi à l'ouverture de langage sur une révolution qui la dépasse. La mise à neuf des mots aide à maintenir en éveil l'attention de l'auditeur et à lui apprendre à se défier des préjugés véhiculés par le langage* ».

Deux livres pour se sentir un tout petit peu moins orphelin.

Thierry Maricourt

(1) Robert Kudelka, *Léo Ferré, l'album*, Z'Éditions, 150 F.

(2) Christine Letellier, *Léo Ferré, l'Unique et sa solitude*, Librairie Nizet.

EN BREF... EN BREF... EN BREF

Boris Vian : Chansons

Nouvelle édition — revue, corrigée et augmentée — de l'intégrale des textes de chansons de Boris Vian, publiée en 1984 chez Christian Bourgois et, depuis, épuisée. Georges Unglik, spécialiste de Vian — on lui doit la conception du coffret « *Boris Vian et ses interprètes* » paru chez Polygram en 1991 (cf. *Je chante* n° 11) — et Dominique Rabourdin ont recensé près de 500 chansons écrites — ou adaptées, dans le cas de comédies musicales, notamment — par Vian. Une chronologie 1944-1959 suit, année par année, sa trace discographique. Une préface explique la démarche des auteurs qui ont eu accès aux archives de la Fondation Boris Vian et une seconde introduction fait le point de l'actualité Vian, dix ans après la première édition. La Bible de tout Vianophile.

• Christian Bourgois éditeur, 742 pages, 120 F.

Claude Dejaccques : Piégée, la chanson... ?

Reconverti dans le tourisme, Claude Dejaccques, qui a été directeur artistique pendant trente ans, raconte sa carrière au sein des principales maisons de disques : Philips, Bel Air, Festival, CBS, Sonopresse, AZ, EMI, Barclay, Polydor... Il en décrit l'atmosphère (des petites officines de l'après-guerre aux majors), rappelle les difficultés à imposer à sa direction les « artistes en devenir » (« *Si Dejaccques aime tellement, attention la galère !* »), la tension permanente... Exceptés les « grands », une grande partie de ce qui a compté en chanson française, des années 60 à 1986, est passé par lui. Une liste non-exhaustive des artistes et des réalisations Dejaccques est publiée en annexe (d'où il ressort que d'intéressants inédits demeurent dans les caves des maisons de disques...). Préface d'Yves Simon. Les souvenirs d'imprésarios ou gens du disque sont plutôt rares en France (Nucéra, Canetti, Barclay, Marouani, Ribet...). Celui-ci est intéressant à plus d'un titre.

• Editions Entente (12, rue Honoré-Chevalier, 75006 Paris), collection "Chroniques", 332 pages, 145 F.

Alain Poulanges et Janine Marc-Pezet : Le théâtre des 3 Baudets

Le 15 décembre 1947, inauguration des Trois Baudets avec « *Marshall, nous voilà* », un spectacle chansonnier, inspiré de l'actualité (le Plan Marshall). Pas plus que le suivant, ce spectacle n'attire les foules, et la presse ne se déplace pas. Ce n'est qu'avec le troisième, « *Ici l'on rit !* » (avec, à l'affiche, Salvador, Blanche et Caussimon) que les Trois Baudets va devenir « le » théâtre de la chanson (et aussi du rire, ne l'oublions pas : on riait déjà avant Bigard, Lagaff et consorts) des années 50 et 60... C'est l'histoire de ce cabaret-théâtre — et de son « âme », Jacques Canetti — que racontent Alain Poulanges et Janine Marc-Pezet dans un superbe livre, magnifiquement illustré (des photos jamais vues) que publient les éditions du May. Avec la passion communicative qu'on leur connaît (*En avant la zizique*, sur France Inter), les auteurs détaillent, un à un, les programmes, épluchent la presse de l'époque pour nous faire revivre quinze ans de la vie de ce lieu unique en son genre. Les Trois Baudets (presque) comme si on y était.

• Editions du May (116, rue du May, 75007 Paris), 96 pages 21 x 29,5, 100 photos noir et blanc, 195 F jusqu'au 30 juin, 235 F après.

• Rezvani. Les éditions Deyrolle (diffusion Distique) publient *Notre fille jeunesse*, un recueil de textes de chansons de l'auteur (sous le nom de Cyrus Bassiak) du *Tourbillon* et de *J'ai la mémoire qui flanche*, accompagné d'un CD — réalisé à partir d'une bande amateur retrouvée — qui comprend 17 chansons interprétées par Serge Rezvani lui-même. (176 pages, 149 F)

• Caussimon. À l'initiative de son fils, Raphaël, les éditions Le Castor Astral (distribution P.U.F.) publient, au mois de juin, deux livres de Jean-Roger Caussimon, accompagnés, chacun, d'un disque compact. Le premier, *Mes chansons des quatre saisons*, précédé d'une préface de Léo Ferré, regroupe 131 textes de chansons. Le recueil est accompagné du CD « Théâtre de la Ville » (enregistrement public de 1978). Le second livre, *La double vie* (préface de José Artur, postface de Claude Nougaro), rassemble les mémoires inédites de Caussimon. Une chronologie et des extraits

d'interviews complètent ce livre illustré d'une centaine de photos. Ici, aussi, un CD, et quel CD ! 27 titres, inédits ou introuvables, de 1946 à 1981, interprétés par Caussimon (à la fin des années 40) ou par Chevalier, Clay, Ferré, Gainsbourg, Marc et André, Lafforgue, Marielle et Rochefort, Catherine Sauvage... Chaque livre est vendu, avec son CD, 180 F. Renseignements : Le Castor Astral (48-40-74-90) ou Raphaël Caussimon (48-44-81-32).

• Lucien Rioux : 50 ans de chanson française. Nouvelle édition complétée de ce livre paru il y a un an et demi (cf. *Je chante* n° 10). Editions de l'Archipel. 451 pages, 149 F.

REVUES... REVUES... REVUES

• Dans le n° 19 des *Amis de Georges* : un article d'André Tillieu (Prévert et Brassens...) et les rubriques habituelles. Par ailleurs, un numéro spécial vient d'être consacré aux hommages à Georges Brassens : de Patrick Abrial à Eric Zimmermann, toutes les chansons qui évoquent l'ami Georges ou lui rendent hommage. (13, avenue Pierre Brossolette, 94400 Vitry-sur-Seine)

• Le *Petit Format*, c'est le bulletin bimestriel d'information des adhérents du Centre de la Chanson d'Expression Française. Quatre pleines pages bourrées d'informations (spectacles, festivals, stages, bloc-notes, disques, à lire, et l'actualité de Centre). Renseignements auprès du C.C.E.F. (Cité Internationale des Arts : 18, rue de l'Hôtel-de-Ville, 75004 Paris. Tél.: (1) 42-72-28-99. Fax : 42-72-92-19)

• L'association "La Colombière", qu'anime Michel Valette, s'est dotée d'un joli nom en forme de calembour : *Chant'Esbonne* (cf. *Je chante* n° 12). C'est aussi le nom d'un bulletin mensuel qui informe ses adhérents sur ses activités, notamment les veillées chanson qui ont lieu tous les mois et qui donnent lieu à des comptes-rendus. On peut y lire l'éditorial de Robert Vallin, « le billet du râleur », des chroniques de disques et des infos pêle-mêle. ("La Colombière", Launay-Maréchaux, 91640 Briis-sous-Forges. Tél.: 64-90-50-07)

• *Platine*, « le magazine passion de la chanson », dirigé par Jean-Pierre Pasqualini fête ses deux ans. Au sommaire du n° 11 : interviews de Dany Brillant, Georges Guétary, Sacha Distel, Jérôme Dahan, Marc Morgan, Maritie et Gilbert Carpentier. Disco de Dario Moreno, Liane Foly, Marie. (B. P. 373, 75625 Paris Cedex 13. Tél.: 45-83-34-00)

• Au sommaire des derniers numéros de *Une autre chanson*, mensuel belge de la chanson et des « musiques en mouvement » : Romain Didier, Les Frères Brozeur, Ramuntcho Matta (n° 47); Stan Cuesta, Dan Bigras, Geoffrey Oryema, Victor Manuel, Pierre Bensussan (n° 48). Entre autres. (10, rue de l'Industrie, 4540 Amay, Belgique. Tél.: (985-31-43-47)

• Toujours des discographies « pointues » dans *Phonoscopies*. Le n° 6 propose celles d'Henriette Davia, Georges Milton et Bourvil, précédées d'articles. Gérard Roig poursuit son titanique feuilleton : « *le cinéma français chantant (1929-1939)* ». Articles sur l'histoire de l'enregistrement, billets d'humeur, courrier des lecteurs et petites annonces complètent cette revue unique en France, fort bien réalisée et illustrée. (Gérard Roig : 29, rue Colas-Fédrion, 78700 Conflans Sainte-Honorine. Tél.: 39-72-82-98)

R. B.